

où seraient exposées vos protestations réchauffées, vos objections exhumées des friperies de votre réforme, ou des cendres des hérésies qui vous ont précédés, et mettre en regard la table des ouvrages de nos docteurs qui les ont mises en pièces, et tout serait complètement fait. Mais à quoi bon, n'est-ce pas ? Ce n'est pas cela que vous voulez. Vous êtes de bien plus grands docteurs que ceux d'autrefois, et vous voulez relever vous mêmes ce que vos maîtres n'ont pu soutenir ; vous voulez, dans votre ardeur belliqueuse des émotions et des combats qui vous soient personnels. Il n'y a rien de jugé à vos yeux, rien de vrai, rien de faux que vous ne l'ayez décidé de vous mêmes. A quoi sans cela servirait-il d'être protestant ? Un protestant doit protester toujours, partout, à tems et à contretems ; il protesterait plutôt contre Luther et Henri VIII. que de cesser de protester : c'est son métier, nous savons cela. Vous voulez donc protester quand même : c'est là en effet votre symbole. Voyez plutôt : vous appelez au secours de tous les coins d'un pays ou d'une contrée ; arrivent à la file Luthériens, calvinistes, zwingliens, anabaptistes, anglicans, presbytériens, méthodistes, unitaires, quakers, etc. etc. (vous nous direz, s'il vous plaît, ou plutôt si vous le savez, combien de centaines de sectes nous passons sous silence). Tous ces gens là sont supposés avoir des croyances et des doctrines ? Nullement : il s'agit vraiment bien de cela ! à quoi bon des croyances pour protester ? Aux yeux de tous ces protestans il doit se trouver quelque part par le monde une église monstrueuse, épouvantable, idolâtre, diabolique, qui a pour chef l'antechrist ou Satan indifféremment, et qui se nomme église catholique, apostolique et romaine : c'est contre cette monstruosité qu'il faut se liquer, qu'il faut protester haut et ferme. Qu'importe pour cela des croyances et des dogmes ? Guerre aux catholiques, guerre à l'antechrist voilà le symbole, et il est suffisant pour autoriser et rendre possible la coalition protestante. Voilà le protestantisme, voilà ce que vous voulez, n'est-ce pas ? Eh bien, protestez à votre aise, pourquoi nous disputerions nous ? En vérité, il n'y a pas lieu, vous le voyez bien ; et ce ne sont pas des raisons et des lumières que vous cherchez, ce ne sont pas des convictions que vous nous demandez : votre parti est pris et votre tâche toute faite, vous voulez nous dire de proche, avec le plus d'éclat possible que vous protestez. Protestez donc, révérends frères, faites votre métier ; et quand la lumière de la vérité catholique vous éblouira trop puissamment, fermez les yeux, et dites toujours que vous ne voyez rien, que hors de vous il n'y a que ténébres épaisses, que le pape est l'antechrist, les évêques, les docteurs, les Jésuites surtout sont ses suppôts, fermez bien les yeux, et protestez toujours : c'est catégorique.

Mais nous ne voyons pas du tout ce que nous avons à faire là-dedans et ce que vous demandez de nous. Des discussions sur vos paroles ? Mais ce serait à n'en plus finir, comme nous vous l'avons dit cent fois. Vous avez chacun votre parole et votre inspiration. Si c'est cela qu'il faut discuter, mille pardons, messieurs, mais la tâche dépasse de beaucoup notre patience et notre loisir. Si ce ne sont pas vos opinions personnelles qui sont ici en cause, mais la bible elle-même et son interprétation, mille pardons encore, très-révérends évangelistes, mais d'après vos principes la discussion est sacrilège, nous devons nous en tenir à l'inspiration et à l'interprétation individuelle, et l'esprit inspirateur n'a rien à faire de nos discussions. Vous voyez donc que nous avons raison de refuser un combat inutile et de vous dire que nous avons autre chose à faire nous qui ne protestons pas par état. Pour vous c'est différent : il vous faut l'église catholique pour protester quand même, et s'il n'y avait plus d'église catholique il n'y aurait plus de protestans, car toute votre religion est toute entière dans la protestation contre l'Eglise, c'est une négation, rien de plus. Vous nous reprochez après cela de nous croire si grands, si élevés au-dessus de vous que nous regarderions comme une humiliation de descendre jusqu'à vous. Avouez que nous aurions nous catholiques quelque raison de nous croire grands et puissans par comparaison. Mais la religion qui nous élève si fort au-dessus de ses ennemis nous dit en même tems qu'ils sont nos frères ; et toutes les fois qu'ils auront besoin de nous, des lumières et des grâces qui découlent de la vraie foi, de la charité, de l'église catholique, ils nous trouveront prêts à les secourir, à les aimer, à leur tendre le bras pour les recevoir. Mais pour nous amuser à discuter des points mille fois débattus, mille fois prouvés, et sur lesquels le doute pour tous les esprits de bonne foi n'est plus tolérable ni possible, nous le répétons, non, nous n'y consentirions pas, non, nous n'avons pas de tems à perdre. Vous savez aussi bien, sinon mieux que nous, que nous savons utili-

ser ailleurs nos loisirs : les désertions qui s'opèrent dans vos rangs, les conversions qui signalent votre défaite, les plaintes de vos frères protestans sur l'état de détresse où se trouve la réforme, sur les progrès du catholicisme en tout pays, disent assez combien nous avons raison de choisir ailleurs des champs de bataille. Avouez le donc enfin, puisque vous ne pouvez nier nos succès et la puissance merveilleuse de notre église. C'est ce que nous voulions vous dire aujourd'hui en attendant mieux.

Nous nous associons de tout notre cœur à la réprobation généreuse qui vient de manifester plusieurs organes de la presse de ce pays à l'occasion des *Mystères de Paris*. Cet interminable roman est une des plus dangereuses et des plus immorales productions des romanciers modernes. George Sand, cette femme hideuse dont le cynisme effronté révolterait des matelots, a peut-être surpassé en immoralité l'auteur que nous combattons ; mais ses tableaux et ses doctrines ont du moins l'antidote de leur crudité pour en éloigner les âmes honnêtes. Au lieu que l'immoralité perfidement dissimulée des *Mystères de Paris*, trompe et séduit d'abord les esprits inattentifs par l'apparence d'une fausse sagesse, d'un philanthropisme bâtarde et d'une vertu menteuse. Non seulement ils ont le caractère de tous les mauvais romans, ils présentent des caractères imaginaires, des situations et des héros outrés et impossibles ; ce qui est d'un effet des plus funestes sur les jeunes imaginations et sur les jeunes cœurs toujours prêts à se passionner pour tout ce qui offre une apparence d'héroïsme. Mais de plus il n'y a aucune vérité sociale, aucun principe de morale qui n'y soient attaqués. L'auteur y prêche avec une adresse diabolique et une hypocrisie sans pareille le divorce, la réhabilitation de la prostitution, du concubinage, du bague, de tous les vices. Il y fait le procès à la peine de mort, à l'échafaud, à la prison, à toutes les punitions légales, presque à toutes les lois divines et humaines, à la société toute entière. C'est là qu'on voit des courtisanes changées en anges de pureté et de vertu, des voleurs les plus honnêtes gens du monde, des hommes au caractère sacré suborneurs et scélérats : c'est la société et la vérité prises au rebours. Il faut à Eugène Sue des mystères, et quoi de plus mystérieux que ce qui n'a pas d'existence ? C'est le goût de cet écrivain de fouiller dans la boue pour y trouver des parfums, d'habiter les bagnes et les mauvais lieux pour y trouver des drames et des émotions : c'est dans la fange des ruisseaux ou sur le banc de ces cabarets hantés par les forçats et quelque chose de pis qu'il est à son aise. Alors il parle l'argot comme un galérien ; il rit comme doit rire un assassin ivre d'eau de vie ; il fait de la morale comme on l'aime quand on craint le bourreau ; il fait des lois les plus philanthropiques possibles, et par le moyen d'une machine politique de son invention, d'une théorie sociale des plus simples du monde il devient impossible de découvrir un criminel à cent mille lieues à la ronde ; c'est la vieille morale des tems passés ; ce sont les sociétés qui font les criminels. Ces sophismes ne sont pas nouveaux, comme on sait ; ils ont seulement changé d'habit, car au fond ce sont les sophismes de Voltaire et de son école, ce sont ceux des méchans philosophes de tous les siècles : ils sont aussi vieux que le monde, c'est toujours la même lutte du mauvais principe contre le bien et la vertu, du diable contre Dieu. Satan ici s'est fait feuilletoniste, car il faut marcher avec son siècle et en prendre la mode ; mais c'est toujours bien Satan. Si nous nous étendons sur ce roman en particulier, c'est parce qu'il est plus dangereux que tous les autres et qu'il est entré dans un grand nombre de maisons de ce pays. C'est le premier que l'éditeur du *Courrier des Etats-Unis* ait publié dans la *Semaine Littéraire*. Nous pensions que M. Gaillardet aurait assez de pudeur pour ne pas spéculer sur le scandale d'une œuvre de ce genre ; qu'il saurait sacrifier au respect de la morale publique une spéculation honnête dans son principe et dans ses résultats. Car cette préférence donnée à cette publication vient tout simplement de la triste célébrité qu'elle s'est acquise dans les estaminets et chez les habitués des mauvais lieux ; car, pour être écrite avec un style souvent magique et un talent infernal, elle n'en est que plus pernicieuse ; on y trouve justement l'intérêt et les émotions des cours d'assises et de l'échafaud, on y vit en compagnie des galériens et on en apprend le jargon : E. Sue est intéressant comme le bourreau qui amène aussi à lui un certain public quand il fait une exécution ; et le bourreau fait de la morale, bien plus morale que le romancier, et il y a plus de profit à le voir l'exercer que le philosophe. C'est donc ici une spéculation sur le vice, c'est une insulte à la morale et à la société. Ainsi par le fait de la reproduction de cette œuvre infâme en Amérique elle parcourt notre pays sous le voile